

# conférence / Renzo Piano

architecte, Gênes, Paris

conférence dans le cadre de l'exposition

## Renzo Piano Building Workshop Répons

L'exposition *Répons* consacrée à Renzo Piano s'inscrit dans le cycle « figures imposées » développées par arc en rêve autour des thématiques usages/paysages/situations. Elle donne à voir l'architecture qui célèbre les usages. À l'écoute de la commande et du site, Renzo Piano met en jeu une technologie sophistiquée mais jamais ostentatoire pour donner une réponse la plus juste possible, qui exprime la singularité du projet.

conférence  
dans le cadre de  
ville d'aujourd'hui, vies  
de demain, les grandes  
conférences d'architecture

jeudi 18 février 2010  
18:00

exposition  
**Renzo Piano**  
**Building Workshop**  
Répons

du 18 février au 23 mai 2010

### L'architecture durable

[...]

■ – C'est cette idée de croissance sans limites qui a fait éclater nos villes et a permis la construction des banlieues les plus insupportables. On a érigé des bâtiments, non des structures dans lesquelles une société puisse vivre et s'organiser. Voilà comment on en arrive à réfléchir à une « architecture durable ». De l'après-guerre aux années 1960, les villes ont éclaté en empiétant sur la campagne et les communes environnantes, en donnant vie à une sorte de « conurbation » continue. Aujourd'hui enfin, après avoir tant péché, nous commençons à comprendre que la croissance ne peut être que durable. Et alors, nous avons commencé à réfléchir, dès les années 1980, sur la façon dont nous avions construit les villes : au lieu de les faire exploser, il fallait tenter de les faire imploser, il fallait résorber les vides urbains provoqués par le processus de désindustrialisation ; nous devions essayer de récupérer ces « trous noirs », provoqués par les zones industrielles qui se libéraient au fur et à mesure que la ville, en grandissant, rendait nécessaire le déplacement des activités productives. Du reste, qu'était la Potsdamer Platz, sinon le trou noir de Berlin ? Il s'agissait d'aborder un processus complexe, qui nous amenait à nous occuper des centres historiques. Nous avons pris conscience, en somme, de la nécessité de récupérer les espaces piégés par la croissance démesurée des villes. Est-ce que ça signifie que la ville commence à se régénérer, à guérir de ses blessures ? Je le crois, mais la route est encore longue, hélas, et rien ne peut en garantir le terme. Il faut favoriser le processus en évitant de refaire les erreurs déjà commises. Nous devons tirer une leçon fondamentale des cités antiques. Elles ont été capables de s'étendre et de s'adapter, elles ont traversé les siècles pour arriver jusqu'à nous. Notre siècle a perverti la ville, cette grande invention de l'homme. Il en a corrompu les valeurs positives, altéré le mélange des fonctions qui en est la base ; de même que la sociabilité, qui en est le caractère distinctif, et enfin la qualité architecturale, la qualité du bâti, héritage d'un temps qui a été et survit aujourd'hui à grand peine, étouffé et dénaturé dans nos centres urbains. En somme, au lieu de continuer à le faire exploser, nous devrions plutôt compléter le tissu de la ville. Au lieu d'une croissance sans fin il vaudrait mieux penser à une « croissance durable » ; grâce à elle, les banlieues pourraient se transformer en villes. Tel est notre grand, notre véritable enjeu pour les cinquante prochaines années. [...]

### Le premier feu tricolore à Berlin

(discours de Renzo Piano pour l'inauguration de la Potsdamer Platz)

[...]

Les villes européennes, aujourd'hui, ont cessé d'exploser. C'est l'implosion qui prévaut : désormais, il faut compléter et non étendre ; il faut transformer les banlieues délaissées, combler les trous noirs des friches industrielles ; panser les blessures de nos centres historiques. Mais ce « trou noir » de la Potsdamer Platz restait un cas particulier, la honte palpable d'une politique perverse. Recoudre cette déchirure était donc nécessaire et urgent. Mais comment ? L'idée même de ville est en crise. Son existence est bouleversée par la circulation, le bruit, la pollution, la tension, l'agressivité. La ville est touchée par la drogue, la délinquance, les abus, l'envie et la colère. Mais attention ! Réfléchissons-y à deux fois avant de trahir la ville ; avant de se résigner à la perdre : parce que la ville est une invention magnifique ; c'est l'une des plus belles et des plus complexes inventions de l'homme, aussi vieille que les civilisations. Naturellement, ce qui déclenche l'adoration inconditionnelle des habitants, c'est la beauté de leur ville. C'est l'orgueil d'y appartenir, mais c'est aussi parce que, passé quelques siècles, une ville devient le miroir fidèle de ses habitants (ou, peut-être, que ce sont les habitants qui deviennent le miroir de leur ville ?). Et cette ville nouvelle sera-t-elle belle encore ? Je l'espère. Mais la beauté est si inaccessible ! On peut regretter que la nature humaine soit si inadaptée. Il existe de très belles visions de la ville, des rues, des quartiers, des places, si pleines de lumière, de leurs, d'énergie, de vie, de couleurs, de sons qui m'échappent à l'instant même où j'essaie de les saisir. Mes bras ne sont pas assez longs, hélas. Les villes sont belles parce qu'elles sont construites par le temps. Oui, le temps construit les villes. Chaque édifice raconte une histoire différente, et la ville devient alors le miroir de mille histoires vécues. Organique comme un organisme vivant, elle grandit en s'adaptant, en se stratifiant, en se faisant gardienne de sa propre mémoire. Ce n'est pas l'idée de la ville qui a changé entre les années 1920 ou 1930 et la fin du xx<sup>e</sup> siècle. Cette idée est peut-être encore actuelle, quand bien même les gens changent leurs manières de vivre, d'être et de communiquer. D'autre part, la ville est plus qu'un ensemble d'édifices, d'institutions, de rues ou de places. La ville est multiethnique par définition. Et elle est métissée parce qu'elle est le creuset de bien des manières d'être qui en elle se rencontrent, s'opposent, se fécondent et s'enrichissent. La ville est une manière d'être ; c'est un état d'esprit, une atmosphère mentale, une sensation. La ville est une émotion. [...]



arc en rêve centre d'architecture bordeaux

architecture  
ville  
design

Entrepôt  
7 rue Ferrère F-33000 Bordeaux  
arcentreve.com

tél. 33 (0)5 56 52 78 36  
fax 33 (0)5 56 48 45 20  
e-mail : info@arcentreve.com

## Renzo Piano

Architecte  
04.09.1937 / Gênes (Italie)

Renzo Piano obtient un diplôme du département d'architecture de l'École polytechnique de Milan en 1964. Pendant ses études, il travaille sous la direction de Franco Albini, tout en acquérant une grande expérience pratique sur les chantiers de son père.

Entre 1965 et 1970, il complète sa formation et ses expériences professionnelles par des voyages d'études en Grande-Bretagne et aux États-Unis. C'est à cette période qu'il rencontre Jean Prouvé dont l'amitié influencera profondément son œuvre.

En 1971, il fonde l'agence Piano&Rogers avec Richard Rogers, son partenaire sur le projet du Centre Pompidou à Paris.

En 1977, il fonde l'Atelier Piano&Rice avec l'ingénieur Peter Rice, qui travaillera avec lui sur de nombreux projets, jusqu'à sa mort en 1992.

Il fonde ensuite le Renzo Piano Building Workshop, avec des bureaux à Paris et à Gênes. Près de 100 personnes travaillent avec lui (regroupant architectes, ingénieurs, spécialistes...) dont plusieurs architectes associés au sein d'une étroite collaboration nourrie par de longues années d'expérience.

### Principaux prix et distinctions

1989 : Médaille d'or du RIBA (Royal Institute of British Architects), Grande-Bretagne

1990 : Prix Kyoto, Fondation Inamori, Kyoto, Japon

1994 : Ambassadeur de bonne volonté de l'Unesco pour l'architecture

1998 : Prix Pritzker d'architecture, Maison-Blanche, Washington, USA

2002 : Médaille d'Or de l'U.I.A. (International Union of Architects), Berlin, Allemagne

2008 : Médaille d'Or de l'A.I.A. (American Institute of Architects), Washington, USA

## L'auditorium de Rome

[...]

*Ne jamais trahir son métier.*

— «Qu'on soit poète, peintre, architecte ou savant, l'essentiel est de ne jamais trahir son métier.» Tu évoques comme exemple le *Galilée* de Bertolt Brecht, qui «a peut-être accepté de faire des compromis avec le pape et l'Église, mais pas avec son travail, pas avec la recherche scientifique. Il a achevé son travail de savant, il l'a transcrit, l'a transmis à un étudiant, qui l'a apporté à Paris, il me semble.» Et tu ajoutes : «Quand on parle d'engagement, telle est pour moi la priorité : ne jamais trahir son métier.» Refuser le compromis, donc. Mais qu'est-ce que signifie pour toi ne pas accepter, ne pas faire de compromis ?

— Ne pas faire de compromis, pour moi, signifie poursuivre obstinément la réalisation d'une idée, d'un projet, d'un espace dont tu as rêvé. Peut-être est-ce ma nature têtue et désobéissante qui me pousse à poursuivre avec une «insolente amabilité» la réalisation de l'espace dont j'ai rêvé. Bien sûr, il y a aussi le problème du commanditaire, avec qui tu dois être aimable mais ferme, insupportablement ferme dans ton refus des compromis, que ce soit d'un point de vue pratique ou esthétique. Tu vois, ce rêve dont je parle est comme un hologramme qui, projeté dans l'espace, se matérialise tout doucement dans les formes, dans les matériaux, dans les couleurs que tu as d'abord imaginés en toi. C'est un grand exercice d'équilibre et, si tu cèdes ne serait-ce qu'un peu au compromis, c'est la chute. Voilà pourquoi il faut toujours garder fermement son cap, avec détermination et courage. Mais aussi avec la modestie et la conscience de ses propres limites. C'est là une autre raison de ne pas faire de compromis. Par ce refus, tu affirmes ta moralité. Attention, tu ne prêches pas la morale, tu la dessines et la construis. C'est là le véritable engagement de l'architecte, pas seulement éthique, mais «politique».

— Quel est ton cap et quelle est ton idée de l'espace ? Tu t'es souvent exprimé à ce sujet, notamment dans ton *Carnet de travail*

— Quel est mon cap, et comment je le trouve ? Avant tout par maturation, à travers mes projets, par la manière d'entrer en relation avec le lieu, avec l'environnement, avec la culture qu'il exprime. En ce sens, je cherche une manière contemporaine, et non pas nostalgique, de me référer à l'espace. Une recherche qui, en même temps, me pose le problème du rapport entre le local et l'universel, qui n'est pas, nous l'avons dit, seulement d'ordre logistique, mais est aussi culturel, esthétique, symbolique. C'est ce quelque chose qui, selon Kenneth Frampton, nous invite à réfléchir

sur le rapport entre la «forme du lieu» et la «forme du produit». Parce qu'ainsi s'exprime la tension entre le sol et le produit manufacturé, entre l'environnement et le bâti et, partant, entre le local et l'universel. C'est là toute la question. Voilà pourquoi je cherche à modeler ensemble la forme et le produit : l'architecture doit participer de la nature du lieu, du territoire, elle doit s'en rendre complice. Il en a été ainsi pour le stade de Bari, ou pour les constructions des Kanaks à Nouméa, et il en va de même pour l'Auditorium de Rome. Chaque projet, afin d'interpréter la «forme du lieu», requiert une étude spécifique et une compréhension profonde de l'histoire, de la culture, de la géographie, de la géologie, du climat. Il peut aussi arriver que cet engagement soit récompensé : à Rome, durant les fouilles du chantier pour l'Auditorium, nous avons retrouvé les fondations d'une villa romaine du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Dans ce cas, le *topos* n'a pas été une simple métaphore, il est devenu réel. Le «lit» de l'édifice, comme on parle du «lit» d'un fleuve, exprime une ferme appartenance au lieu (c'est quelque chose d'éternel au sens latin du mot), alors que le bâti est léger, transparent, temporaire. Voilà ce que j'entends par «garder le cap avec détermination et courage».

[...]

extraits de : *Renzo Piano, La désobéissance de l'architecte. conversation avec Renzo Cassigoli*, éditions Arléa 2007